Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 68 (1929)

Heft: 38

Artikel: Pompiers de jadis

Autor: Mex, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222773

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration : Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité Gust. AMACKER Palud. 3 - LAUSANNE

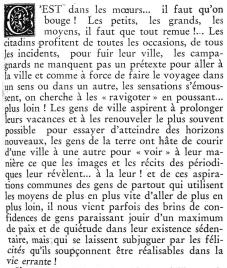
ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.six mois, Fr. 3.50 - Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace. Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA BOUGEOTTE!



Il n'est pas de sensation plus agréable que le déplacement perpétuel et aller manger des choux ou des macaronis moins bons que chez soi — dans un restaurant à la mode.

Errer! comme si ce mot pouvait encore être

utilisé dans notre civilisation!

O paradoxe étrange... en notre société policée, administrée, dirigée, canalisée, embrayée comme un mécanisme d'horlogerie indéréglable où tout serait prévu et réglé sans possibilité d'écart, il existe encore de ces « individualités » asservies au mouvement général qui s'imaginent qu'à travers ce machinisme ordonné en ses moindres détails, il y a encore des pièces qui jouissent de la faculté de pouvoir se ballader à leur aise et au gré de leur fantaisie à travers l'assemblage des multiples rouages solidaires qui composent, déterminent et assurent le fonctionnement de cette honorable société!

Cette soif d'aventures, ce désir d'aller à tort et à travers, ce besoin de sortir du « piquet » qui les maintient comme la chèvre dans un espace strictement limité, pour une fonction déterminée n'est pas seulement un « travers » particulier

à quelques personnages. À part les vacances où l'on se ballade au gré du bon ou du mauvais temps, il faut encore créer d'autres occasions de sortie. On fait le pont à Pâques, à Pentecôte, au Jeûne fédéral, au Nou-vel-An, etc.

Ah! non! dites-moi, la bougeotte, n'est-elle pas une maladie?

Mot d'auteur. — On parlait devant un auteur dra-matique des divers moyens d'en finir avec notre car-

— Moi, s'écria notre homme, je suis délibérément hostile à la crémation. Comme auteur dramatique, je répugne à finir par un four!

Trop de bruit. — Maman, disait la petite Alice à sa mère, tandis que son petit frère piailait, est-ce que lous les bébés viennent du ciel?

— Mais oui, ma chérie.

Eh bien! ca ne m'étonne pas, dit-elle, tandis que le bébé criait toujours plus fort.

— Et pourquoi?

— Parce que, si j'étais le bon Dieu, je ne voudrais pas les garder auprès de moi!



LO PAISAN ET SON JUSTIN

AI a quoque dzo, lo Guste âo charron l'è zu pèr Inverdon po sè trâovâ 'na plliace. Faut craire que cein n'a pas trainà, vu que l'a écrit on mot à sa mére, que dit dinse: « Profito de la pousta po vo fére savai que i'é on' état. Dein on mai einveron, lâi arâ six senannès que su dein lo tya-caïonnâdza. Lo patron l'è rudo conteint de mè. M'a dza fé tyâ dou âo trei iadzo et l'a de que vâo mè fére écortsi lo maî que vint. L'autr'hi, i'é tzapiotâ lo fedzo à la serveinta dâo maîdzo Nicoux, et bresi lè z'oû à la dama âo syndico. Lâi â pas pi demi-hâora, lo monsu de dècoûte l'è venu assebin ; l'è mè que lâi ie copâ sè z'orollhès dè caïon.

Vo z'einvoûio on métro de mè boudins et resto voutron Guste.

P. S. Vo trâoverâ mon beliet âo fond dâo paquiet, déso lo boudin. » Sami.

ON APPREINTI



N païsan que n'avâi jamé zu apprâi à lière et que ne cougnessai pas l'orthographe, po cein quo'n ne l'avâi pas ein-vouyî à l'écoûla, mâ que l'irè prâo suti, l'avâi met son valet à Losena po ein fére on savant.

Aprî bin dâi z'annâïes, lo valet, qu'on lâi desai Justin, revint âo velâdzo. L'arrevè tsi son père à l'âora de midzo; on avâi medzi la soupa; on apportè sû la trabllia dâo papet âo porrâ et dein on autro plliat de la saucesse ao fèdzo.

— Eh! bin, que fâ lo pére, as-tou bin profitâ de clliâo z'aleçons que m'ant cotâ tant gros? I-tou on savant?

- Oï, que repond Justin, et m'ein vé vo lo montra tot lo drâi : Diéro âi-vo dè plliats sû la trablia?

Doû, parbleu!

Caisi-vo! Lâi ein a beau et bin trei!

— Ah! bah! fâ lo pére tot ébahi... te vâo rirè! Vu bin m'ein gardâ!... mâ acutadè: on plliat de saucesse, cein fâ ion, vo z'îte d'accô? on plliat de porrâ, cein fâ doû ; doû et ion fant trei!

- L'è justo! fâ la païsan ein sorezeint dein sa barba. Adan, m'ein vu medzî lo premî plliat ; la mère preindra lo segond, et tè, mon valet, t'arâ lo troisième po te récompeins à d'avai bin recordâ pè Losena... Sami.

POMPIERS DE JADIS



UGENE, beau gars, bien découplé, bon tireur et même orateur spontané, avait des qualités qui le désignaient à l'attention de ses combourgeois. Les républiques ne sont pas toujours ingrates. La ville de X..., qui s'enorgueillit depuis longtemps de posséder un corps de pompiers modèle, avait gratifié Eugène grade de caporal dans cette troupe d'élite. e jeune homme qualifié » était fier d'avoir gravi le premier échelon d'une hiérarchie «pompeuse » qui monte jusqu'au commandant de corps. Et il faisait de son mieux pour mériter

la confiance que ses chefs avaient placé sur sa tête. Il y avait, toutefois, une ombre au tableau. Notre caporal, homme d'initiative, en prenait trop à son aise quand, par hasard, il avait absorbé quelques verres de petit blanc. En ces oc-casions-là, il se pliait mal aux ordres d'en-haut! Casions-ia, il se pilati mai aux ordres d'en-naut : Nature indépendante et frondeuse, il agissait alors à sa guise, comme s'il y eût deux hommes en lui, le civil et le pompier! Malheureusement, une fois, le premier l'emporta sur le second.

Le bataillon de carabiniers ayant pris ses cantonnements dans la cité, la compagnie de sa-peurs-pompiers à laquelle appartenait le caporal Eugène fut mobilisée. Suivant la coutume, la pompe et les autres engins avaient été alignés sur la place du marché, prêts à intervenir en cas d'alerte. Eugène était chef d'une patrouille dont la mission consistait à surveiller l'un des principaux quartiers. C'est dire que ce service l'appelait à circuler, à passer d'une rue à l'autre et à contourner plus d'un café. Ancien carabinier lui-même, il eut ainsi le plaisir de rencontrer des camarades de service et de partager, avec les uns et les autres, le verre de l'amitié. La garde du feu ne devait-elle pas pousser ses scrupules jus-qu'à pénétrer dans les établissements publics afin d'y noyer les commencements d'incendie qui pouvaient s'y déclarer? « Aux artilleurs, autant ici qu'ailleurs » proclamait une enseigne éloquenci qu'ailleurs » proclamait une enseigne eloquen-te. Là, carabiniers et pompiers fraternisaient dé-mocratiquement, c'est-à-dire en bons Vaudois. Mis en verve, Eugène eut tôt fait d'improviser un discours de bienvenue, cordial et pétillant comme le jus des coteaux du pays. Acclamé, il récidiva. Grisé, il entonna « Roulez tambours », le « Ranz des vaches », « Vaudois, un nouveau jour se lève! ».

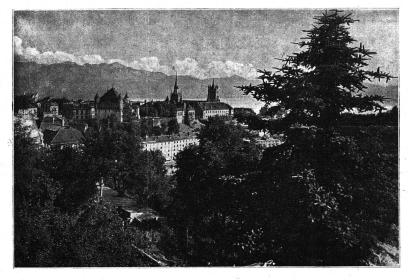
Le temps s'écoulait et les visages rayonnaient. La patrouille n'avait nulle envie de quitter ces lieux hospitaliers. Mais, à plusieurs reprises, une estafette était venue du corps de garde transmet-tre au volage sous-officier l'ordre de rentrer. Peine perdue, le caporal n'entendait rien. L'heure d'évacuation des cafés étant venue, la garde des carabiniers rencontra celle des pompiers. Nouvelles embrassades! Cette fois, il fallait déguerpir. Eugène et ses acolytes, voyant le vide se faire autour d'eux, se résignèrent à partir les derniers.

Les pompiers avaient la démarche flottante, les yeux brillants et le verbe haut. Aussi, lorsque Eugène se présenta au poste, le capitaine N., du corps de X..., qui se trouvait là, en civil, ne putil s'empêcher de l'admonester vivement, le traitant notamment d'« ivrogne ». Eugène bondit sous l'apostrophe. Sans réfléchir, cédant à la pression de ses nerfs, il saisit à bras-le-corps le capitaine en civil, l'enleva par une prise énergique de lutte suisse et le fourra... dans la pompe, tête en bas et pieds en l'air! Une rumeur faite de rires et de protestations salua cet exploit homérique.

L'affaire eut un grand retentissement dans la petite ville. Eugène fut invité à présenter des excuses. Il se déroba et l'épilogue de l'incident ne tarda pas à avoir lieu.

Le bataillon de sapeurs-pompiers fut appelé, un dimanche matin, avant le culte, sur la place de fête, pour assister à la dégradation du caporal fautif. C'est une façon de parler car, faute de moyens légaux de coercition, l'opération dut

LAUSANNE D'AUTREFOIS



La Cité, vue prise d'une des maisons du haut de l'avenue Louis Vulliemin ou de la route du Signal. Postérieure à 1902. La porte St-Maire a fait place àu bâtiment de l'Ecole de chimie. De plus, l'Ecole de la Barre est déjà construite, or elle date de 1902. Le grand conifère de droite fait un fort joli cadre à cette vue classi-

s'exercer sur la tunique du coupable. Les tambours battirent aux champs et les clairons sonnèrent « la casquette ». Et, quand ce fut fini, plus d'un spectateur exprima cette opinion qui était celle du public en général : « Dommage ! un si bon carabinier, qui avait un si bel avenir à la pompe!»

En ce temps-là, les pompiers formaient une société dans le genre de la chorale ou de la fanfare. Le service du feu était accompli par des volontaires. Une discipline élastique y régnait. C'est pourquoi personne ne prit l'évènement au tragique. Le héros de l'aventure fut même, depuis, élu conseiller communal, fonction dont il s'acquitta, du reste, au plus près de sa cons-A. Mex. cience.

Logique. — Comment! vous me dites que vous n'êtes jamais fatigué, et je vous trouve en train de vous reposer?

Mais, patron, si je ne me reposais pas, je serais

fatigué comme les autres.

QUAND J'ÉTAIS DANS LA PEAU DE L'OURS



ES chefs ont eu cent fois tort de me convier à mon tir militaire au moment même où nos champions revenaient victorieux de Stockholm.

Cela pouvait prêter à des malentendus.

Il régnait au stand une atmosphère à la fois lourde et grisante, et je n'étais pas sûr, en arrivant, de ne point prendre part à des compétitions mondiales.

Autour des tireurs, des gens appréciaient froidement les coups, sans cacher leur dépit ou leur admiration.

Les récents succès de nos « as » étaient commentés avec passion, et c'est à la minute où des connaisseurs s'entretenaient à mes côtés de la visibilité, des moyens subtils de lâcher la gâchette et d'immobiliser le canon, que je m'allongeai sur la planche, un œil ouvert sur l'horizon brumeux.

Alors je me demandai sérieusement comment on charge une culasse et dans ma précipitation c'est à l'envers que j'enfonçai les balles.

Un murmure assez désobligeant s'élevait à la ronde.

Un gamin de douze ans, qui trônait à ma droite, en qualité de secrétaire éclata de rire et me rappela les leçons de l'école de recrues.

Je me frappai le front d'un doigt fiévreux, puis je me mis en position.

On m'examinait avec curiosité.

— Regardez comme il tient son fusil, dit un quidam sur un ton malveillant.

Immédiatement je retournai mon arme afin de diriger le canon en avant et, sans trembler, d'un geste habile et doux, je pressai graduellement sur la détente.

Je voyais mal. La cible avait l'air de s'étendre et de se gondoler.

Elle n'était, d'ailleurs pas la seule, et les spectateurs se gondolaient bien davantage.

L'un d'eux murmura bêtement :

Voyez, il a oublié de tourner l'anneau. L'animal avait raison ; j'avais oublié de tourner l'anneau. Quelque peu confus, je réparai ma faute.

Maintenant, tout allait bien, et j'étais prêt à me distinguer.

Mais en attendant de me distinguer, je ne distinguais absolument rien.

Soudain, un officier me saisit désespérément le

bras et dans un appel strident : - Arrêtez! hurlait-il, vous n'avez pas enlevé

votre couvre-canon! C'était vrai: je n'avais pas enlevé mon couvre-

- Nom de nom, fis-je avec bonhomie, on n'est pas plus distrait!

Bientôt, j'avais retrouvé mon sang-froid, et la crosse sous le bras, je me mis en devoir de viser. Mettez donc votre crosse à l'épaule, insinua

l'un des spectateurs. Vous croyez ? dis-je en m'exécutant et de nouveau je me trouvai face à la tranchée.

Le coup partit au moment où je fermais les yeux. La cible tomba, puis se releva, tandis qu'un silence angoissant succédait à la détonation.

Les secondes passèrent. Le marqueur était muet dans la terre.

- Il a de la peine à trouver le trou, dit un

jeune homme au regard triste. Tout à coup, la palette rouge et blanche, celle qui sert à indiquer le maximum des points, émergea du sol. Mon cœur battait comme au temps de

mon premier émoi. La palette inscrivit sur l'horizon un arc de cercle impressionnant, de gauche à droite et de droite à gauche, et disparut dans l'abîme.

Pendule! énonça tranquillement le gamin de douze ans qui se croyait secrétaire.

Je m'étais trompé de cible!

Le coup suivant fut un quatre imprévu, décisif et superbe : c'était le voisin qui s'était trompé de cible... Enfin, je parvins non sans peine à terminer honorablement mon tir couché et mon tir à genou. Mais, il n'y avait plus un chat pour m'encourager, car on avait compris que je n'étais pas un professionnel. J'allais me retirer, quand un monsieur très bien me fit observer que je devais tirer debout.

Alors je sautai sur mes pieds.

Un cri rauque, électrique, inhumain, déchira l'air, un de ces cris qui vous font froid dans le dos: en sautant sur mes pieds, j'avais aussi sauté sur ceux du seul spectateur que ma piteuse exhibition n'avait pas chassé.

Il me traita de crétin, d'imbécile et d'animal, mais il s'en excusa quand je lui répondis que je

partageais pleinement son avis.

Cet homme était la contradiction même. A présent, l'arme en joue et les pieds écartés, j'avais l'impression d'arroser la cible avec mon fusil que je tenais vacillant au bout de mon bras.

Des passants s'arrêtaient, curieux, l'œil critique, un sourire amusé sur les lèvres.

Enervé de leur présence et las de l'exercice, en amateur je lâchai ma balle au hasard.

- Quatre! J'avais attrapé le quatre, et je n'en revenais pas.

Les spectateurs accouraient de partout et se transmettaient la nouvelle avec admiration, discutant ma victoire et s'extasiant sur la façon vraiment originale avec laquelle j'obtenais un pareil résultat.

Tout un attroupement se formait autour de moi. Sans perdre un instant, je soulevai mon fu sil et je pressai sur la détente, avec le secret désir d'en finir au plus vite et de griller mes six car-

Quel ne fut pas mon étonnement de voir la palette immobilisée au milieu de la cible et m'indi-

quer encore un quatre!

Cette fois, l'enthousiasme était à son comble. Une rumeur grandissait, flatteuse et caressante, emportant au loin l'écho de mon exploit. Le gamin de douze ans qui se croyait secrétaire en bavait de contentement.

Les tireurs abandonnaient leur poste et, conviant leurs amis à les suivre, ils se massaient dans

mon box.

- Vous remarquerez, dit l'un, comme il tire avec rapidité, tout en promenant le canon de son fusil à l'aventure.

En effet, je tremblais de la tête aux pieds et mon arme était en perpétuel mouvement.

- Il semble impossible, en ces conditions, ma mottait un officier, de faire un quatre.

On lui répondit par un sourire apitoyé que le les alignais aussi facilement que des œufs dans un panier. D'ailleurs, il pourrait le constater tout à l'heure.

Deux cents tireurs suivaient mon geste, attendant que la balle, après une trajectoire émouvante, allât se perdre au milieu de la cible.

Or, j'étais plutôt mal à l'aise.

Je prenais conscience de ma valeur et je craignais de déchoir aux yeux de mes admirateurs. Mais plus je m'appliquais à triompher, plus mon fusil s'agitait dans mes doigts.

Un loustic jugeait en m'examinant de près, que les champions n'employaient pas des procédés communs pour obtenir une victoire et que leur tremblement serait préjudiciable à d'autres...

Au bout d'une minute ou deux, je reposai mon arme. Il ne fallait pas gâcher ma chance et je respirai profondément.

Un reporter en profita pour m'interviewer Quand il apprit que je ne revenais point tout droit de Stockholm, il s'indigna avec l'assistance entière et chacun blâma les comitards de laisser dans l'ombre un aussi bon tireur.

- Nous allons, me déclara le journaliste avec autorité, mener une campagne en votre faveur Vous avez le cran d'un champion et nous allons nous occuper sans répit à vous rendre universel-

lement célèbre. Il me semblait que j'étais dans la peau de l'ours qu'on avait tué d'avance et j'aurais voulu sincèrement en sortir, mais le moyen de décevoir

ces gens qui m'acclamaient en chœur? Je vous promets de m'intéresser à vos exploits et d'en parler en haut lieu surenchérit un colonel qui minvita cordialement à dîner. Comment vous appelez-vous?

Quand j'eus dit mon nom: